|  |
| --- |
| http://pubs.lemonde.fr/0/default/empty.gif |

**LITTÉRATURES**

Les incendies d'une mystique

Article paru dans l'édition du 03.03.06

**Près de trente ans après sa mort, la redécouverte de la vie, des lettres et des essais littéraires et religieux de Cristina Campo (1923-1977), admiratrice italienne de Simone Weil**

orsque Vittoria Guerini mourut, dans la nuit du 10 au 11 janvier 1977, elle avait peu publié et son pseudonyme de Cristina Campo n'était pas connu du grand public. Sa notoriété modeste était liée à ses amitiés littéraires passionnées et à ses prises de position violentes contre la modernisation de la liturgie catholique. On pourrait donc avoir une image assez conservatrice de ce poète secret qui entraîna Julien Green, François Mauriac, Robert Bresson, Benjamin Britten et Carl Dreyer dans sa croisade pour le maintien de l'office traditionaliste. Si l'on ajoute que son père, Guido Guerrini, compositeur et directeur du conservatoire de Florence, puis de celui de Rome, a été victime de l'épuration dans les derniers mois de la guerre (pour avoir tenu des postes officiels sous le fascisme) et longuement emprisonné, avant d'être réhabilité, cela offre de Cristina Campo un portrait ambigu. Et pourtant, cet écrivain est l'un des plus lyriques et des plus généreux que l'Italie ait connus.

De la génération de Pasolini, elle est morte au même âge. Mais elle fut ignorée de lui et l'ignora. Elle eut, en effet, un tout autre destin, sur lequel une biographie empathique, une correspondance avec son amie Margherita Pieracci Harwell, dite Mita, et un recueil de textes critiques jettent une lumière plus que séduisante. Successivement compagne de deux intellectuels qui l'ont guidée dans ses lectures et ses publications - Leone Traverso, puis le philosophe Elemire Zolla -, elle a fini par choisir la solitude, sur le mont Aventin, près d'une église où l'on célébrait le rite oriental à l'ancienne. Son immense culture la portait vers les écrivains mystiques, quelles que soient leurs origines. Mais, si elle a traduit John Donne, Katherine Mansfield et William Carlos Williams, si elle s'est enthousiasmée pour Emily Dickinson, Hofmannsthal et T.E. Lawrence, c'est Simone Weil qui lui a offert un véritable. modèle, réincarnation moderne et engagée de tant de mystiques qu'elle lisait avec passion.

« CANTIQUE DES SANS-LANGUE »

Elle aurait pu être une intellectuelle livresque, elle aurait pu être une mondaine superficielle, elle aurait pu être une bigote. Peu soucieuse de gloire, elle « allumait des incendies », dira Elemire Zolla. Ces « incendies » se déclaraient dans le domaine des idées, mais aussi dans celui des rapports affectifs. Son engagement n'était pas politique, mais humain. Elle disait vouloir écrire un « Cantique des Cantiques à l'envers », un « Cantique des sans-langue », en pensant à tous les démunis, les exclus et les fous sur lesquels, parfois, elle veillait matériellement.

Elle appartenait à une famille de musiciens - sa mère était la cousine germaine d'Ottorino Respighi -, de médecins - son oncle était un célèbre chirurgien - et d'anciens propriétaires terriens de la région de Bologne. Mais c'est surtout à Florence qu'elle se forma, dans un environnement à la fois bourgeois, savant et totalement bouleversé par les aléas de la guerre. Son père l'éleva lui-même, la retirant d'une scolarité normale, à cause d'une santé fragile (elle souffrait d'une malformation cardiaque congénitale). Son appartenance à son temps est abstraite, spirituelle. Et, à la lecture de sa biographie, on est étonné du peu d'incidence de l'histoire sur son activité, même si l'emprisonnement de son père et, plus tôt, la mort de sa meilleure amie dans un bombardement de Florence par les Alliés ont été déterminants dans son rapport au monde. Mais ses interlocuteurs les plus directs étaient les poètes, les musiciens et les mystiques.

Son oeuvre personnelle, parfois seulement ébauchée dans de courtes illuminations éparses, parfois réduite à l'état de projets qui n'ont pas été menés à terme - préfaces, commentaires, traductions, critiques allusives et, bien sûr, poèmes et lettres innombrables -, constitue pourtant une masse impressionnante. Les contes de fées - le titre de la biographie écrite par Cristina De Stefano se réfère à la version italienne de la Belle et la Bête -, les mythes antiques (la jacinthe de Perséphone) et les textes sacrés bouddhistes ou chrétiens représentent sa nourriture intérieure de prédilection.

Le mot « âme » est certainement le plus fréquent sous sa plume. Et c'est par courtes anecdotes qu'elle s'exprime, dans un style souvent épuré et sec, à l'image des saintes qu'elle vénérait et dont elle avait la virulence dépourvue de sentimentalisme. « Je suis comme un cerf fuyant sans trêve dans la forêt. Quand il arrive à un étang où il pourrait se mirer, il a tellement soif qu'il la trouble aussitôt. » Elle empruntait volontiers au Livre du courtisan (1528) de Baldassare Castiglione le terme de « sprezzatura », qui signifiait à la fois panache, hauteur et détachement.

Cristina De Stefano, sa biographe, choisit judicieusement les brèves citations dont elle émaille le récit de sa vie, en effet de plus en plus détachée, de plus en plus aérienne. Sa beauté lui était plutôt une charge qu'un atout. Car ce n'était pas à ce monde qu'elle voulait appartenir. Elle aimait à rapporter le mot de Simone Weil (un « kôan » zen, dit-elle) : « L'être de l'homme est situé derrière le rideau, du côté du surnaturel. Ce qu'il peut connaître de lui-même, c'est seulement ce qui lui est prêté par les circonstances. Je est caché pour moi et pour autrui ; est du côté de Dieu... est Dieu. Etre orgueilleux, c'est oublier qu'on est Dieu. » Une formulation que l'on peut rapprocher de ce qu'elle retient de Borges : « Il nous laisse entrevoir le monde infini qui se tient derrière le vrai et sans lequel le monde vrai deviendra bientôt un monde spectral. »

Quand le désespoir la saisissait dans une nuit d'angoisse, elle s'assignait, au réveil, un principe : « Vivre par pure courtoisie. » Et quand, trop seule, elle éprouvait un élan de nostalgie vers ses amis, elle réclamait « la fleur de leur présence ».

**René de Ceccatty**